

Ip 150 m/13

LE CONGRÈS DE SARAJÉVO

PAR

M. SALOMON REINACH

Extrait de l'*Anthropologie*, n° 5, 1894.

PARIS

G. MASSON, ÉDITEUR

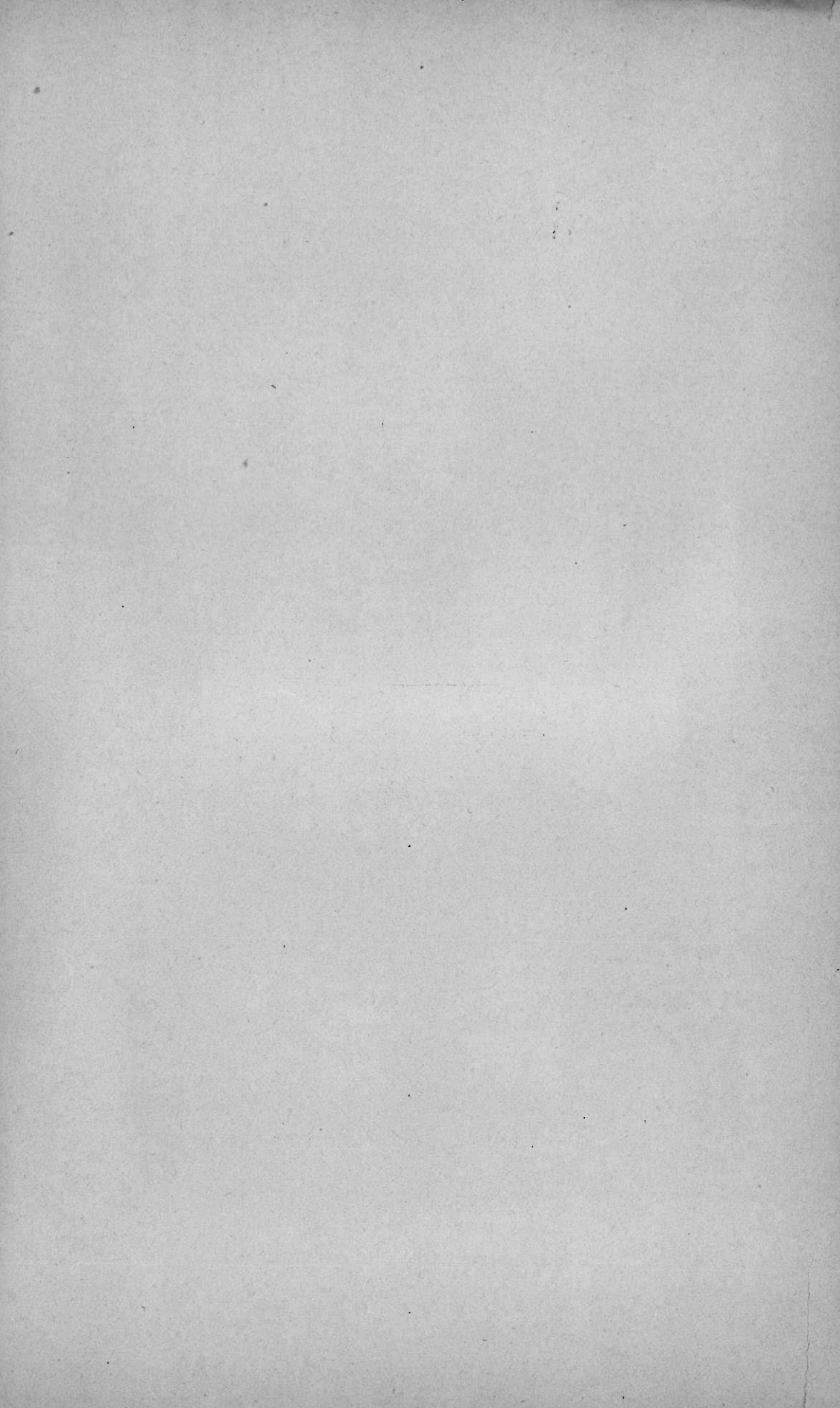
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Bibliothèque Maison de l'Orient



072906

Ip 150 m/13



LE CONGRÈS DE SARAJÉVO



LE CONGRÈS DE SARAJÉVO

PAR

Salomon REINACH

Congrès ou conférence? L'une ou l'autre désignation peut être admise, mais ce qui est certain, c'est que la réunion de Sarajévo a présenté un caractère tout particulier. Au lieu d'un de ces *picnics* scientifiques, accessibles à tous ceux qui veulent payer une cotisation, nous avons eu là une consultation d'archéologues, préalablement désignés par le gouvernement local, investis d'un mandat par leurs gouvernements respectifs, et qui, loin d'avoir à supporter une cotisation quelconque, ont été traités en hôtes publics pendant toute la durée de leurs travaux. Autre différence : tandis que dans les congrès d'archéologie et d'anthropologie, les ordres du jour sont toujours un peu vagues et laissent toute liberté à l'initiative individuelle, les archéologues convoqués à Sarajévo ont eu à étudier et à discuter quelques questions précises, se rapportant toutes aux recherches faites dans le pays même au cours de ces dernières années.

Ce système présente de grands avantages, sur lesquels il est presque inutile d'insister. Tous ceux qui ont assisté à des congrès suivant la formule usuelle savent combien il s'y dépense de paroles vaines, combien la cohue des simples curieux ou des personnes incompétentes ajoute d'embarras et enlève d'intérêt aux excursions faites en commun. D'autre part, il n'est pas douteux que l'exemple donné par le gouvernement bosniaque ne soit difficile à suivre : non seulement, en effet, l'hospitalité ainsi pratiquée au profit d'invités assez nombreux entraîne des dépenses très considérables, mais le choix même des invités est chose bien délicate, pouvant donner lieu à des froissements et à des réclamations. J'ai essayé de connaître les principes dont s'étaient inspirés, à cet égard, les organisateurs de la réunion de Sarajévo, et voici ce que j'ai appris. La question du choix des invités a été longuement étudiée à Vienne, au Musée des sciences naturelles, en présence d'une bibliothèque parfaitement tenue à jour. On a voulu d'abord, autant que possible, que les différents pays fussent représentés; puis, le choix s'est porté

sur les personnes qui, par la nature de leurs travaux, paraissaient pouvoir intervenir le plus utilement dans la discussion des questions posées. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'on a désigné comme invité anglais le D^r Munro, à cause de la compétence dont il a fait preuve dans l'étude des stations lacustres, et cela, parce que les fouilles pratiquées à Boutmir soulèvent, comme nous le verrons plus loin, des problèmes analogues à ceux que posent certaines palafittes. Le Comité organisateur n'a donc point eu la prétention de décerner des certificats d'excellence à ses élus, ce qui eût été désobligeant pour les autres : il les a désignés parce qu'il croyait leur intervention opportune dans l'étude de telle ou telle station. Que des considérations personnelles aient eu aussi quelque part à ses choix, cela est possible; mais ce sont là secrets de chancellerie dont la science n'a point à s'inquiéter.

Le gouvernement de Bosnie et d'Herzégovine avait invité 26 personnes, dont 6 Autrichiens, 2 Hongrois, 3 Suisses, 4 Allemands, 2 Scandinaves, 3 Italiens, 1 Anglais et 5 Français. Sur les 16 archéologues qui ont pu se rendre à Sarajévo, il y avait 4 Autrichiens (MM. Benndorf, Bormann, Pisko, Szombathy), 1 Hongrois (M. Hampel), 2 Suisses (MM. de Fellenberg et Heierli), 3 Allemands (MM. Virchow, Ranke et Voss), 1 Scandinave (M. Montelius), 1 Italien (M. Pigorini), 1 Anglais (M. Munro) et 3 Français (MM. G. de Mortillet, Verneau et S. Reinach). Les deux autres invités français, le prince Roland Bonaparte et le D^r Hamy, s'étaient fait excuser.

A ces délégués se joignirent naturellement tous les archéologues résidant à Sarajévo, notamment le directeur et les conservateurs du Musée local, et un certain nombre de personnages officiels, qui suivirent très assidûment les séances du Congrès. Les invités du gouvernement de Bosnie conserveront toujours un souvenir reconnaissant de l'accueil qui leur a été fait dès leur entrée sur le territoire bosniaque, tant par les hauts fonctionnaires, M. le général Appel, M. le comte de Kallay, M. de Horowitz, M. de Kutschera, MM. de Thallocsy, Géza de Barcsay, que par les représentants attitrés des sciences historiques et naturelles dans le pays, MM. Hörmann, Hörnes, Truhelka, Fiala, Ballif, Radimsky, Patsch, Appelbeck, les D^{rs} Glück, Weissbach, etc. Ils doivent aussi des remerciements bien vifs à MM. les lieutenants de Novacek et de Kempay, qui leur ont facilité, avec une bonne grâce infinie, l'excursion de Glasinac, et à M. le maire de Sarajévo, M. Kapetanovic, qui a bien voulu donner en leur honneur, dans son hospitalière maison musulmane, un

souper turc et une soirée dont ils sont encore comme éblouis. Nous voudrions pouvoir insister un peu sur les distractions que le gouvernement bosniaque a si libéralement offertes à ses invités, mais il faut nous hâter d'arriver à la partie scientifique du Congrès. Comment ne pas rappeler, cependant, le brillant dîner donné par M. le général Appel, un vaillant blessé de 1878, et la journée vraiment érikerque que le Congrès a passée aux bains d'Ilidjé, où il était l'hôte du comte et de la comtesse de Kallay ? Bien entendu, à toutes ces réunions, les toasts n'ont pas fait défaut : ils exprimaient tous, en des langues bien diverses (1), les mêmes sentiments de gratitude, joints à une admiration bien légitime pour les progrès si rapides réalisés en Bosnie et en Hercegovine par le régime inauguré en 1878. La plupart de ces toasts, traduits en allemand, ont été publiés dans l'organe local, la *Bosnische Post* ; mais on y cherchera vainement le plus spirituel de tous, celui où le directeur des archives, M. de Thallosy, a passé en revue, avec une ironie souriante et fine, les invités étrangers. Ce petit chef-d'œuvre est resté inédit, et c'est dommage : ceux qui l'ont entendu le liraient avec plaisir.

Le Congrès a duré du 15 au 21 août. L'ordre des séances et des excursions inportant peu, nous en résumerons les travaux sous deux chefs : 1. Boutmir ; 2. Glasinac. Une visite un peu rapide a été faite à la station de Sobounar, sur une des hauteurs qui dominent Sarajévo ; mais, comme les objets qu'elle a fournis au Musée appartiennent à des époques différentes, qu'il n'y a là rien qui ressemble à une stratigraphie, on l'a laissée, comme la nécropole de Jézérine, en dehors des discussions. Nos lecteurs trouveront tous les renseignements nécessaires sur ces stations dans les belles publications du Musée de Sarajévo, qui ont été libéralement distribuées aux congressistes (2).

Le programme indiqué dans la lettre de convocation n'a pas été exactement suivi ; nous donnons ici, à titre de document, celui qui lui a été substitué plus tard et dont tous les membres du Congrès ont reçu un exemplaire.

(1) J'ai noté des toasts portés en allemand, en français, en anglais, en italien, en suédois, en serbe, en turc, en hongrois, en albanais et en latin.

(2) Sur les antiquités de la Bosnie, cf. *L'Anthropologie*, 1890, p. 105 ; 1893, p. 651 ; 1894, p. 472.

Programme de la Conférence archéologique et anthropologique à Sarajévo

(Du 15 au 21 Août 1894.)

1^{er} jour. — Mercredi, 15 août 1894 :

Réception des invités à Sarajévo. (Arrivée des trains de Bos.-Brod à 11 heures du matin et à 5 h. 34 de l'après-midi; arrivée du train de Metkovich 4 h. 22 de l'après-midi.)

1 heure. Déjeuner à l'hôtel de l'Europe.

5 heures. Réunion des invités dans la grande salle du palais du Gouvernement.

8 heures. Dîner officiel chez S. E. M. le Gouverneur général dans la salle du Casino.

2^e jour. — Jeudi, 16 août 1894 :

9 heures. Réunion dans la salle des séances au palais du Gouvernement. Discours préparatoires.

1^o Le directeur du Musée, M. le conseiller du Gouvernement Hörmann : *Le Musée de Bosnie-Herzégovine, son organisation, son bul.*

2^o Le directeur des archives, M. le conseiller du gouvernement de Thalloczy : *Les diverses périodes de la civilisation en Bosnie-Herzégovine, principalement d'après les monuments du pays.*

10 h. 30 à 1 heure. Visite du Musée :

CONFÉRENCES :

1^o *Fouilles de Butmir* (M. Radimsky).

2^o *Fouilles de Glasinac et de Sobunar* (M. Fiala).

3^o *Fouilles de Jézérine* (M. Radimsky).

1 heure. Dîner à l'hôtel de l'Europe.

2 h. 20. Départ de l'hôtel de l'Europe pour Butmir.

8 heures. Souper chez S. E. M. le Ministre des Finances communes à Ilidze.

10 h. 30. Retour à Sarajévo.

3^e jour. — Vendredi, 17 août 1894 :

9 heures à 1 heure. Visite du Musée :

CONFÉRENCES :

4^o *Fouilles romaines* (M. Patsch).

5^o *Monuments du moyen âge* (M. Hörmann).

6^o *Collection des costumes* (M. Truhelka).

7^o *Collections anthropologiques* (M. Glück).

1 heure. Dîner à l'hôtel de l'Europe.

3 heures. Réunion dans la salle des séances au palais du Gouvernement. Discussion sur les problèmes des temps préhistoriques en Bosnie (1^{re} partie).

5 heures. (Éventuellement :) Visites à Sobunar, Debelobrdo et Zlatiste.

8 heures. Souper à l'hôtel de l'Europe.

4^e jour. — Samedi, 18 août 1894 (1) :

Selon le désir des invités, 7 heures du matin, messe solennelle au camp militaire; visites des différentes églises, des collections zoologiques, minéralogiques et botaniques du Musée, visite des constructions anciennes ou caractéristiques, des constructions faites par le Gouvernement, etc., etc., etc.

(1) Anniversaire de la naissance de l'Empereur.

1 h. 30. Dîner à l'hôtel de l'Europe.

3 h. 30. Visite de l'hôpital, éventuellement excursion aux sources de la Bosna ou à Hrid.

8 heures. Souper à l'hôtel de l'Europe.

5^e jour. — Dimanche 19 août 1894 :

6 heures du matin. Départ pour le Glasinac.

12 heures. Dîner dans la caserne à Podromanja.

2 h. 30 à 5 heures. Tournée sur le plateau du Glasinac, visite des tumuli, des anciennes pierres sepulcrales, éventuellement de la grotte Mégara.

7 heures. Souper dans la caserne à Podromanja.

6^e jour. — Lundi, 20 août 1894 :

6 heures. Départ pour les fouilles qui se feront dans quelques tumuli et dans un ringwall près de Rusanovic.

11 heures. Déjeuner.

12 h. 30. Retour à Sarajévo.

8 h. 30. Souper à l'hôtel de l'Europe.

7^e jour. — Mardi, 21 août 1894 :

10 heures. Réunion dans la salle des séances au palais du Gouvernement. Discussion sur les problèmes des temps préhistoriques en Bosnie (II^e partie).

1 heure. Dîner à l'hôtel de l'Europe.

4 heures. Visite de la fabrique de tabac, des ateliers des arts appliqués à l'industrie fondés par le Gouvernement, de la fabrique de tapis.

8 heures. Souper à l'hôtel de l'Europe.

I. — BOUTMIR

Boutmir est le nom d'un petit plateau situé à 13 kilomètres vers l'ouest de Sarajévo, aux environs des sources thermales d'Ilidjé, qui, déjà connues et appréciées à l'époque romaine, comme en témoignent plusieurs ruines de villas avec restes de mosaïques, sont devenues, sous l'impulsion de M. de Kallay, le centre d'un établissement considérable, présentant toutes les commodités et tout le luxe des grandes stations balnéaires de l'Europe (1). Une école agricole, comprenant plusieurs grands bâtiments, a été fondée à Boutmir. Au cours des travaux de défoncement, on s'aperçut que les couches profondes, à 0^m,40 environ au-dessous du sol actuel, recelaient une grande quantité d'objets attestant la présence de l'homme; la couche archéologique atteignait la hauteur de 1^m,40. Des fouilles systématiques, qui sont loin d'être terminées, furent commencées sous la direction de M. Radimsky; elles avaient déjà porté, au mois d'août, sur une étendue de 2,521 mètres carrés. Le Congrès s'y est

(1) Voir Dr ERNEST LUDWIG, *Schwefelbad Ilidze bei Sarajevo in Bosnien*, 3^e éd., Vienne, 1894. Il existe une édition italienne.

arrêté longuement et plusieurs de ses membres y sont revenus à plusieurs reprises. Tant au point de vue du gisement qu'à celui des objets découverts, elles offrent un intérêt considérable et soulèvent des questions assez difficiles.

Parlons d'abord du gisement. Le Congrès a eu sous les yeux une coupe verticale très nette, présentant, de bas en haut, les caractères suivants. En premier lieu, le sol vierge, un lehm épais de 0^m,90 à 1^m,10, homogène et compact, entremêlé çà et là, à la partie supérieure, de quelques fragments de charbon. Ce premier étage ne forme pas partout une couche horizontale : sur certains points, il se creuse et offre comme des cuvettes, profondes de 0^m,40 à 0^m,60 et particulièrement riches en objets ouvrés : l'intervention de la main de l'homme y est évidente. Au-dessus du sol vierge, on trouva des couches de débris assez régulièrement stratifiés, indiquant l'existence d'au moins trois niveaux successifs ; ceux-là sont marqués par de minces couches de charbons et de cendres presque exactement horizontales. « Nous voyons-là, disait M. Radimsky, à des hauteurs différentes, des couches de lehm jaune, puis encore des couches, épaisses de 0^m,30 à 0^m,40, de lehm brûlé, avec empreintes du boilage des huttes ; ce lehm brûlé doit donc être considéré comme provenant du recouvrement des cabanes. Celles-ci avaient 5 à 7 mètres de diamètre ou de côté. » Lors de notre première visite, il n'y avait aucune trace de pieux ni de pilotis. MM. Pigorini et Munro n'en ont pas moins immédiatement exprimé l'avis qu'on se trouvait en présence d'une sorte de terramare et non pas, comme le pensaient MM. Radimsky, Hörmann, etc., des ruines de villages qui s'étaient succédé sur le même point. M. Pigorini faisait surtout valoir la régularité des couches stratifiées, inexplicable, suivant lui, sans l'intervention de l'eau dormante ; d'autres objectaient que le seul fait de l'habitat continu et des pressions qu'il suppose suffisait à expliquer le caractère horizontal des couches. En continuant les fouilles, en présence de MM. Pigorini et Munro, on découvrit les traces évidentes de plusieurs pilotis, dont l'un était un tronç épais d'environ 0^m,25 ; mais les adversaires de la théorie de la terramare firent observer que l'emploi de pieux et de supports en bois, dans la construction des cabanes, ne déterminait pas le caractère de la station. Les cuvettes dessinées dans le sol vierge étaient un indice favorable à l'existence de cabanes établies directement sur le lehm ; or, l'hypothèse de M. Pigorini laissait ce détail inexplicé. Il fut décidé qu'on pousserait une tranchée jusqu'à la limite de la couche archéologique, pour voir si la station se terminait brusque-

ment par une digue ou si les couches à débris s'abaissaient progressivement vers le sol vierge. Les travaux accomplis à cet effet montrèrent que cette seconde hypothèse était exacte et que la coupe horizontale présentait l'aspect d'un tertre surbaissé. Il semblait donc, sous réserve de découvertes ultérieures, que la manière de voir de MM. Pigorini et Munro devait être abandonnée. Voici la conclusion de M. Radimsky : « Le gisement de Boutmir est d'origine humaine : il est formé de rebuts de cuisine, de restes de charbons, de cendres et de débris de huttes écroulées. Les cabanes furent d'abord établies sur le lehm, puis à des horizons supérieurs, enfin au niveau de la couche d'humus actuelle, ce que confirme la découverte récente, au niveau de l'humus, d'un petit foyer formé de pierres plates. » Il est remarquable que, de la base au sommet, le caractère des objets recueillis reste le même, ce qui ne semble pas permettre d'assigner une très longue durée à la station.

M. G. de Mortillet exprima l'opinion que Boutmir n'avait pas été une station proprement dite, un village, mais un atelier. Il se fondait sur le nombre relativement restreint d'ossements d'animaux, qui sont presque exclusivement des animaux domestiques. Cette opinion fut acceptée par M. Szombathy; elle était d'ailleurs celle des organisateurs du Congrès qui, dans le programme imprimé lors de la convocation, qualifiaient Boutmir de « station probablement atelière ».

Les objets découverts à Boutmir sont des haches en pierre polie, de nombreuses lames et petits instruments en silex (entre autres de jolies pointes de flèche), quelques outils en os, des débris de vases, ornés parfois de spirales en relief, enfin des fragments de très curieuses statuettes en terre cuite. On a soumis au Congrès les planches en couleur, admirablement exécutées, d'un ouvrage actuellement sous presse où doivent être figurés tous ces objets.

La première question qui se pose à leur égard est celle de l'époque du gisement. De ce qu'on n'y a trouvé aucun instrument de métal, M. Montelius et d'autres n'hésitèrent pas à conclure que la station était néolithique; le conservateur du Musée de Stockholm la considère même comme antérieure à l'an 2000, date en rapport avec sa théorie bien connue sur la chronologie de l'âge du bronze dans la presque île balkanique. M. Virchow fit des réserves à ce sujet : l'absence de métal suffit-il à prouver que tout métal fût encore ignoré dans le pays? D'autres personnes crurent que certaines impressions circulaires très nettes sur des fragments de poterie de Boutmir ne pouvaient avoir été exécutées qu'à l'aide d'un outil de

bronze ou de cuivre ; mais on leur répondit qu'un poinçon ou un cylindre évidé en os auraient pu produire les mêmes effets.

Les vases ornés de spirales et les statuettes en terre cuite soulèvent un problème d'une portée plus générale, qui a vivement préoccupé le Congrès. Si les spirales faisaient déjà songer à l'art mycénien, cette impression était encore fortifiée par l'aspect des statuettes en terre cuite, notamment d'une tête virile en terre noire, avec oreilles très élevées, d'une autre tête en terre rouge, au front fuyant, au crâne développé d'avant en arrière, enfin et surtout d'un buste de femme en terre noire, avec un cou démesurément long. Comme l'a fait observer M. Radimsky, ces objets s'étaient rencontrés au fond des cabanes primitives, c'est-à-dire dans les cuvettes dont il a été question plus haut. Ils appartenaient donc à l'époque la plus ancienne de la station.

Le programme distribué aux invités avant le Congrès contenait le passage suivant, dans l'énumération des questions à discuter : « *Boutmir*. — A quelle époque remonte cette grande station néolithique ? Comment faut-il comprendre les diverses modalités prises séparément de cette station probablement atelière ? Quelles sont les déductions à tirer de la présence, dans une couche de l'époque néolithique récente, d'objets ouvrés dans le style oriental (égyptien) ? »

Au cours de la discussion de cette question, aucun orateur ne soutint l'existence d'une influence égyptienne directe, mais plusieurs firent intervenir le commerce phénicien, qui aurait été attiré dans ces parages par l'exploitation des mines. Tel était notamment le sentiment de M. Hürnes. Je demande la permission de reproduire la communication que je fis à ce sujet et dont les conclusions paraissent avoir rencontré peu d'assentiment :

« Dans le programme joint à la convocation qui nous est parvenue, une phrase surtout avait vivement piqué ma curiosité : c'est celle où il est question d'objets orientaux découverts dans la station néolithique de *Boutmir*. Par objets orientaux, je comprenais, comme tout le monde, non pas des produits fabriqués dans l'Europe orientale, qui est la région même où nous sommes, mais des objets importés d'un des grands centres de l'industrie situés à l'est de l'Europe, l'Égypte, la Babylonie, la Phénicie. Pour invraisemblable que cela dût me paraître, je devais donc m'attendre à rencontrer ici, dans un milieu néolithique, quelque statuette en faïence verte ou bleue de l'Égypte, quelque scarabée, quelque cylindre assyro-babylonien, quelque verrerie phénicienne. Je me serais alors incliné devant l'évidence d'une très ancienne influence orientale sur l'in-

industrie de l'Europe. Or, vous savez que les fouilles de Boutmir ne nous ont rien montré de tel. Les objets où l'on a cru reconnaître, où quelques-uns de nos collègues reconnaissent encore l'influence de l'Orient, ou même des importations orientales, présentent, il est vrai, des analogies intimes avec l'art dit mycénien, mais n'ont rien de commun avec l'Égypte, la Babylonie et la Phénicie. Comme l'a fait observer M. Szombathy, la partie supérieure de la grande statuette en terre noire rappelle les idoles plates en marbre d'Amorgos et d'autres îles de l'Archipel ; mais ces idoles sont le produit d'un développement indigène et personne ne s'avisera plus aujourd'hui, comme autrefois Fr. Lenormant, de les croire phéniciennes. Si nous cherchons d'autres points de comparaison, nous les trouvons dans les idoles primitives de Tirynthe, qui n'ont rien d'oriental, et aussi dans les statuettes en terre cuite découvertes à Laybach, dans les rudes figurines modelées ou incisées de Gemeinlebarn, d'Oedenburg, c'est-à-dire de stations illyriennes, postérieures peut-être à celle de Boutmir, mais qui marquent des étapes de la même civilisation. Cette civilisation est européenne ; rien, dans l'état actuel de nos connaissances, ne nous autorise à en chercher le point de départ en Égypte ou en Asie, parce que nous pouvons la poursuivre sur place jusqu'à ses débuts, jusqu'à la naissance de la forme anthropomorphique suggérée par la forme géométrique. En ce qui touche la petite tête en argile noire, elle a si peu un caractère égyptien ou asiatique que la plupart des archéologues n'auraient pas hésité, si on la leur avait présentée seule, à la considérer comme américaine. Quand l'art se révèle ainsi dans ses premiers balbutiements, il ne peut être question d'importations, ni même d'une influence exercée par un art déjà fort avancé, mais seulement d'une génération spontanée, d'un développement indigène. C'est sous cet aspect que je considère les idoles prétendues orientales de Boutmir, station que je ne suis d'ailleurs pas disposé à faire remonter, comme M. Montelius, au delà de l'an 2000 avant J.-C. »

Pour ne rien oublier d'essentiel, j'ajoute que M. Virchow indiqua le nord de la mer Noire comme lieu d'origine possible des figurines de Boutmir, en insistant sur leur type macrocéphale qui rappelle un passage connu d'Hippocrate (1). On aurait pu répondre à M. Virchow que le même type paraît dans les idoles en marbre de l'Archipel et qu'il semble n'être que le résultat d'une manipulation malhabile de la terre cuite, qui exerça une influence facile à expliquer

(1) Voir *Congrès de Pesth*, p. 562.



sur les débuts de la sculpture en marbre. Mais la discussion avait déjà duré si longtemps que l'excursion de Soboumar, fixée pour le même jour, dut être écourtée et ne prit fin qu'à la tombée de la nuit.

II. — GLASINAC

L'immense nécropole de Glasinac — ou plutôt *du Glasinatz*, car le nom, qui se prononce ainsi, désigne un plateau et non un village — a été découverte par hasard au moment de l'occupation autrichienne; les produits des fouilles exécutées dans quelques tumulus par des militaires, entre autres un chariot de bronze analogue à ceux de Vulci et de Corneto, furent envoyés alors au Musée de Vienne(1). Depuis, des recherches systématiques ont été commencées par M. Ciro Truhelka et continuées par M. Fiala. Au moment du Congrès, on avait déjà fouillé près de 1,000 tumulus, qui ont fourni au Musée de Sarajévo une incomparable collection d'antiquités hallstattiennes. L'ouverture de chaque tumulus, ou plutôt de chaque *galgal* — les tertres funéraires sont surtout formés de grosses pierres — a été l'objet d'un procès-verbal, et aucun soin n'a été épargné pour que cette nécropole unique en Europe fût exploitée avec une méthode irréprochable. On estime à 19,000 le nombre des tumulus qui restent à ouvrir; il y a donc là un travail de très longue haleine qui n'en est encore qu'à ses débuts.

A part un petit nombre d'articles qui paraissent appartenir à l'âge du bronze (bracelet, épingle, collier) et d'autres qui sont des temps gaulois et romains, toutes les découvertes faites à Glasinac remontent au premier âge du fer, c'est-à-dire à la période de Hallstatt. Les objets que l'on peut désigner avec certitude comme importés du sud sont fort rares : nous citerons cependant une paire de jambières en bronze, qui pourrait être un travail grec du vi^e siècle. En revanche, l'ambre se rencontre en quantités énormes, ce qui atteste des relations continues avec le nord. Il n'y a rien que l'on puisse qualifier d'égyptien, de babylonien ni même de phénicien. Les fibules à plaque se rapprochent des types grecs, mais en diffèrent d'une manière assez sensible pour qu'il soit impossible d'y voir des articles d'importation.

On n'a encore constaté, sur le plateau de Glasinac, les traces d'aucun centre d'habitation. Toutefois, il y existe plusieurs grandes enceintes bordées de pierres (*Ringwälle*), qui comprennent souvent des galgals ou tertres funéraires. L'opinion générale est que ces en-

(1) Le chariot de Glasinac a été publié par M. Chantre dans les *Matériaux*, t. XVIII, p. 345.

ceintes étaient des refuges, des postes fortifiés, appartenant à la même époque que la nécropole, parce qu'on y découvre les mêmes objets. Il resterait cependant à savoir si l'on n'est pas plutôt en présence de sanctuaires que de centres habités, de *témènes* que d'acropoles. La présence de couches de charbon et de cendres ne prouve rien, puisqu'elles peuvent être dues à des cérémonies religieuses aussi bien qu'à l'habitat humain.

Les questions soulevées par la nécropole de Glasinac ont été exposées dans leur ensemble par M. Fiala. Les 20,000 tumulus qui la composent couvrent une surface de 3 milles carrés. Ils sont de dimensions très diverses : leur longueur varie de 2 mètres à 20 mètres, leur hauteur de 0^m,23 à 2^m,50. Soixante pour 100 sont à inhumation, 30 pour 100 à incinération. Un pour 100 seulement des objets recueillis sont antérieurs ou postérieurs à l'époque de Hallstatt, qui est représentée par deux périodes. En général, les objets découverts dans les incinérations paraissent plus récents.

Quelle part faut-il faire dans le mobilier aux influences étrangères? M. Montelius a insisté d'abord sur la grande durée de la nécropole de Glasinac, qu'il fait commencer à l'époque du bronze. Il admet des relations avec la Grèce et avec l'Italie du nord et en allègue des preuves nombreuses, mais il ne paraît pas disposé à faire une grande part aux importations. M. Hampel s'est attaché aux analogies qui marquent des relations entre Glasinac et la vallée du Danube, la civilisation du bronze hongrois. M. Virchow déclara aussi qu'il admettait à Glasinac une influence méridionale, venue de l'Adriatique. M. Munro signala, mais sans en tirer de conclusion, l'analogie des cairns de Glasinac avec ceux de l'Écosse, et M. Voss, abordant la question de l'ambre, demanda que l'ambre de Glasinac fût analysé.

Les discussions sur des questions d'influence risquent de rester stériles tant qu'on ne précise pas ce que l'on entend par ce mot commode. De ce que l'on trouve, en un point A, des objets analogues, mais non identiques, à ceux que l'on rencontre en un point P, il n'est pas permis de conclure à une « influence » de P sur A, ni réciproquement. Entre A et P, considérés comme des centres industriels, il y a une quantité de points intermédiaires, B, C, D, etc., que nous ne connaissons généralement pas et où un type donné peut s'être propagé de proche en proche, sans qu'il soit besoin de recourir à l'hypothèse d'une influence de P sur A et de A sur P. Cette hypothèse est même, dans l'espèce, très invraisemblable, car s'il y avait influence directe, il y aurait copie, et il se trouve, que pas

une des fibules à plaque découvertes à Glasinac ne reproduit exactement un modèle grec. D'autre part, nous n'avons même pas le droit d'affirmer que la fibule grecque à grande plaque ait exercé une influence *indirecte* sur la fibule à petite plaque de Glasinac : il est fort possible que ces deux types dérivent l'un et l'autre, par atténuation ou par exagération, d'un troisième type qui nous est encore inconnu, ou même que le type de Glasinac soit le plus ancien. Au lieu de prétendre que les types de Glasinac trahissent l'influence de la Grèce et de l'Italie du nord, il nous paraît plus scientifique de dire qu'ils présentent avec ceux-ci quelque *affinité*. En parlant d'*affinités*, on constate des faits; en alléguant des *influences*, on entre dans le domaine d'hypothèses que les faits actuellement connus sont incapables de justifier.

L'accumulation de 20,000 tumulus sur le plateau de Glasinac semble indiquer sur ce point une singulière agglomération d'hommes. M. Montelius doute que cette population ait pu tirer sa subsistance du pays même : il admet qu'elle vendait au dehors les produits de ses mines de fer ou de manganèse, comme les habitants de Hallstatt exploitaient leurs mines de sel. A quoi j'ai répondu que le contraste était frappant entre la pauvreté du sol de Glasinac et le nombre, la richesse des sépultures; que je ne pouvais admettre l'hypothèse de M. Montelius, parce le fer était assez rare et médiocrement travaillé à Glasinac; que je devais, par suite, considérer le plateau de Glasinac comme un champ sacré, un lieu de sépulture commun à plusieurs grandes tribus illyriennes. M. Fiala a combattu cette conclusion. Vingt mille tumulus avec trois corps en moyenne représentent, dit-il, 60,000 morts; or, la nécropole ayant pu être utilisée pendant 600 ans, de 1100 à 500 avant J.-C., cela fait 1,000 morts par an. Admettons une mortalité très faible, 1 pour 100 : nous trouvons ainsi une population moyenne de 10,000 âmes, chiffre inférieur à celui de la population actuelle du district de Rogatica qui comprend Glasinac (24,000 hab.).

M. Montelius a fait alors observer que les 10,000 habitants qu'indique le calcul de M. Fiala ne pouvaient représenter qu'une aristocratie, *the upper ten thousand*, et que, si l'on comptait les esclaves, il faudrait arriver à un chiffre bien supérieur. Mais le calcul même de M. Fiala n'est pas admissible, comme j'ai essayé de le lui montrer (le président, M. Virchow, nous a priés de ne pas continuer notre dialogue). En effet, parmi les objets exhumés, on en compte 99 pour 100 qui appartiennent à l'époque dite de Hallstatt; ce n'est donc pas une durée de 600 ans, mais de 300 au plus, qu'il faut

attribuer à la nécropole (800-500 av. J.-C.). Nous aurions ainsi une moyenne de 200 morts par an, ce qui implique une *élite* de 20,000 habitants ; il faudrait sans doute tripler ce chiffre pour arriver à la population totale, y compris les esclaves, les artisans, etc. Or, le plateau de Glasinac, sans être stérile, est impropre à toute culture rémunératrice et convient surtout à l'élevage. Jamais, à aucune époque, il n'a pu nourrir 30,000 habitants. Ne serait-ce pas pour cette raison qu'on l'aurait choisi comme nécropole centrale du pays ? Certains îlots stériles des côtes de Bretagne, qui sont littéralement couverts de dolmens, offrent à cet égard des points de comparaison sur lesquels ce n'est pas le lieu d'insister.

M. Hörnes a déclaré que l'idée de considérer le Glasinac comme un *campus sacer* s'était déjà présentée à lui il y a longtemps, qu'il l'avait même exprimée dans un de ses écrits, mais qu'il en était revenu pour deux motifs. Le premier, c'est que les enceintes de pierres attestent que le plateau était habité ; le second, c'est qu'il y a de très grandes nécropoles dans d'autres parties de la Bosnie. Je considère que le premier de ces arguments est sans valeur, parce que la destination des *Ringwalle* est incertaine, et que le second échappe à tout contrôle, parce qu'il s'agit de nécropoles qui n'ont pas encore été étudiées.

Le Dr Glück a traité des crânes découverts à Glasinac. Le Musée de Sarajévo en possède 51, dont 11 récents ; il faut encore en déduire 8, trop mal conservés ; restent 32 crânes utilisables, qu'on promet de publier bientôt. Leur structure est loin d'être homogène : cependant, dans quelques quartiers de la nécropole, le type brachy semble dominer. Sur les 32 crânes, on compte 24 pour 100 de brachy et 76 de dolichoïdes (y compris les mésocéphales). Un crâne brachy a pour indice 82, un dolicho 73. Le Dr Verneau a été frappé des analogies que présentent certains crânes dolichocéphales du Glasinac avec les crânes de Hallstatt qu'il vient d'étudier au Musée de Vienne. Les uns et les autres, vus d'en haut, offrent une courbe elliptique très régulière, les bosses pariétales étant à peine indiquées. Ce sont des crânes fins, avec une face allongée peu massive, qui s'harmonise parfaitement avec la voûte. Celle-ci montre souvent un léger aplatissement pariéto-occipital. L'anthropologie anatomique, comme l'industrie, permet donc de rapprocher un des types qui ont vécu au Glasinac de la race de Hallstatt. Le Dr Weissbach, médecin militaire, a fourni d'intéressantes données statistiques sur les crânes de Glasinac comparés à ceux des recrues actuelles. Voici les chiffres qu'il a inscrits au tableau :

| | | |
|-------------------------------------|--------------------|-------------------|
| A Glasinac, dans l'antiquité. . . . | 76 p. 100 dolicho, | 24 p. 100 brachy. |
| A Rogatica, aujourd'hui | 8 — — | 92 — — |
| Sur 1,500 Bosniaques, aujourd'hui. | 7 — — | 93 — — |
| Sur 1,500 Hercégov., aujourd'hui. | 6 — — | 94 — — |

Donc, conclut le Dr Weissbach, la population des tumulus de Glasinac, où la dolichocéphalie domine, n'est pas la population actuelle. Les Albanais du sud sont également en majorité brachycéphales. M. Virchow ayant alors exprimé le désir que l'on étudiât la couleur des yeux et des cheveux dans les écoles, M. de Mortillet a fait observer qu'il valait mieux poursuivre cette enquête sur les conscrits.

A la fin de cette discussion, la réunion a adopté à l'unanimité un vœu formulé par M. Hampel, à l'effet que les fouilles si bien commencées de Glasinac soient poursuivies, si possible, avec encore plus d'énergie et sur une échelle plus vaste que jusqu'à présent. Les « Académiciens de Sarajévo » n'ont assurément pas besoin qu'on stimule leur zèle, mais le vœu de M. Hampel servirait au besoin leur cause auprès des pouvoirs publics et puis, comme dit Ovide :

Nil nocet admisso subdere calcar equo.

III

La discussion sur Glasinac a été précédée d'une excursion sur les lieux. Ce n'était pas une tâche facile de transporter une trentaine de personnes, dont deux dames, à 50 kilomètres de Sarajévo, par des routes à la vérité excellentes, comme toutes celles qu'on a construites en Bosnie, mais en plein pays de montagnes, loin de tout centre européen, de toute auberge. Et cependant, tout s'est passé le mieux du monde ; nos infatigables chevaux bosniaques, attelés à des voitures légères mais commodes, ont parcouru, sans fatigue apparente, 150 kilomètres en 40 heures et l'expédition, partie de Sarajévo à 6 heures du matin, y est rentrée le lendemain soir à 10 heures, sans avoir éprouvé le moindre contre-temps, sans même avoir eu le sentiment qu'elle traversait un pays encore presque inexploré et infesté de bandits il y a vingt ans.

Notre colonne, composée de dix voitures, s'ébranla le dimanche matin 19 août sous la conduite de M. Hörmann, conseiller du gouvernement et directeur du Musée. Le massif montagneux appelé Romanja-planina, autrefois limite des empires d'Orient et d'Occident, est franchi par une route en lacets qui offre des points de vue admi-

rables. A Mokro, on fit halte pour déjeuner. Au delà de ce village, la route s'élève à la hauteur de 1,376 mètres, pour redescendre ensuite vers le vaste plateau de Glasinac où l'on aperçoit, à quatre heures de distance, la blanche caserne de Podromanja. Nos hôtes avaient fait des prodiges pour rendre cette caserne — dont la garnison était aux manœuvres — non seulement habitable, mais commode, et les repas qui nous y furent servis dans la grande salle éclipsèrent même le luxe gastronomique auquel on nous avait habitués à Sarajévo. Le même jour, on se rendit à la nécropole de Han-Sarenac, où se trouvent, sur un plateau assez élevé, toute une série de ces immenses tombes monolithes en forme de sarcophage, que l'on appelle, dans le pays, *tombes des Bogomiles*. Ces sépultures géantes, très répandues au centre et dans le sud-est de la Bosnie, ainsi qu'en Hercegovine, ont été l'objet d'un dénombrement qui a donné le chiffre énorme de 59,455 tombes. Quelques-unes présentent des inscriptions en langue slave ; sur une d'elles, dans la nécropole que nous avons visitée, est figurée en relief une épée à très grande croisière, du type usité au XII^e et au XIII^e siècle. Une épée toute semblable, en fer, a été recueillie dans une de ces sépultures qui, en général, ne renferment aucun objet. On se demande comment il a été possible de transporter des pierres aussi colossales sur le sommet d'une colline ; quels chefs, militaires ou religieux, ont disposé d'assez de pouvoir pour imposer à leurs sujets de pareilles corvées. C'est comme une réviviscence, à une époque qu'on dit voisine de la nôtre, de la tradition des monuments mégalithiques. Les chefs religieux des Bogomiles ou Patarins ont-ils été les Druides du moyen âge bosniaque ? Ou n'est-il pas possible d'attribuer ces nécropoles à une époque plus ancienne, quitte à admettre une utilisation postérieure, un *démarquage* partiel des matériaux employés ? Ces questions, qui se présentaient à notre esprit, sont de celles auxquelles on ne peut essayer de répondre avant la publication, dans le troisième volume des *Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosnien*, d'un travail d'ensemble sur les tombes des Bogomiles. Ce mémoire est actuellement sous presse ; nous en ferons connaître la substance aussitôt qu'il nous sera parvenu.

Le reste de la soirée du 19 août fut consacré à la visite d'une enceinte de pierres et à celle d'une grande caverne naturelle appelée *Megara*. On a répété et peut-être même imprimé que ce nom était sémitique, qu'il attestait une colonisation phénicienne dans le pays. Il faut protester, je dirais presque *a priori*, contre de pareilles hypothèses. Tout linguiste sait que les mots sont instables, qu'ils

changent d'autant plus vite qu'ils sont abandonnés au langage populaire, sans le soutien d'une littérature écrite. Si les Phéniciens, il y a 2500 ans ou davantage, avaient appelé *Megara* une caverne en Bosnie, il y a longtemps que cette désignation serait transformée au point d'être tout à fait méconnaissable. Il n'y a pas plus de raison de rapprocher la *Megara* bosniaque de la *Megara* phénicienne de Carthage que de chercher une origine commune au mot *ποταμός*, qui signifie « rivière » en grec, et au mot *potomac*, qui a le même sens dans la langue des Indiens de l'Amérique du Nord.

Le lendemain matin, lundi 20 août, les voitures nous conduisirent en deux heures jusqu'à Han-Senica. De là jusqu'au point où étaient pratiquées les fouilles, à Rusanovic, il fallut se rendre à pied ou à cheval, à travers un pays accidenté et pierreux. Au bout d'une heure et demie, on atteignit la petite maison du directeur des travaux, auprès de laquelle s'étaient rendus, dans leurs costumes indigènes, les notables du pays. Un arc de triomphe de verdure, orné de drapeaux, avait été élevé en l'honneur du Congrès. Trois tumulus furent successivement ouverts devant les invités; chacun d'eux contenait plusieurs objets de bronze, bracelets et fibules. Nous pûmes constater, à cette occasion, avec quel soin méticuleux les recherches sont conduites par le principal auxiliaire de M. Fiala, M. Vejsil Carcic. Dans la cabane qui lui sert de magasin, les découvertes des derniers jours étaient disposées tombe par tombe, avec des étiquettes qui devaient empêcher toute confusion. — Deux heures après, on déjeunait sous une tente, aux sons d'une musique de tziganes; un peu plus bas, les paysans formaient des danses et nous renvoyaient leurs joyeuses acclamations. Spectacle inoubliable! Nous étions là, représentants de presque toutes les nations de l'Europe, momentanément unis par une pensée scientifique et personifiant, dans cette agreste solitude, cette communauté d'intérêts civilisateurs qui domine parfois la diversité des langues, la ténacité des rancunes, qui réalise pour un instant, dans l'Europe en armes, l'idéal d'une nouvelle *pax romana*.

Il n'est que juste d'indiquer, en terminant, ce que la civilisation occidentale, dont on médite si souvent par dilettantisme, a fait depuis quinze ans pour l'Herzégovine et la Bosnie.

L'occupation de ces provinces encore à demi-sauvages, où il n'y avait ni routes ni chemins de fer, présenta de sérieuses difficultés : il fallut mettre en mouvement le tiers de l'armée austro-hongroise et la résistance des indigènes, appuyés de 27 bataillons turcs, fut si vive, que pendant une courte campagne, du 29 juillet au 20 oc-

tobre 1878, les troupes impériales perdirent par le feu 5,006 hommes et 179 officiers, auxquels il faut ajouter 2,233 hommes morts de maladie. Ce sang ne fut pas versé en vain. Dès 1879, le régime militaire fit place au régime civil, et M. de Kallay, ministre des Finances communes, spécialement chargé de la Bosnie et de l'Herzégovine, put commencer l'œuvre d'organisation dont il a si lieu d'être fier aujourd'hui. Quel contraste avec un passé qui est encore bien voisin de nous ! La sécurité du pays est complète ; il possède 3,600 kilomètres de belles routes, 800 de voies ferrées, 2,800 de fils télégraphiques ; ses exportations s'élèvent à 18 millions, ses importations à 16 ; l'exploitation de ses mines, longtemps abandonnée, a été reprise avec succès ; Sarajévo et Mostar ont vu s'élever des maisons magnifiques, parmi lesquelles un musée et des hôpitaux modèles ; près de 300 écoles primaires, un gymnase, des séminaires pour les différents cultes, objets de la plus scrupuleuse tolérance, travaillent à répandre l'instruction ; un crédit agricole soustrait les paysans au fléau de l'usure ; les étrangers riches sont attirés dans le pays par le développement des voies de communication et la construction d'hôtels gérés par l'État. La seule industrie gravement atteinte est celle des voleurs, tant sur les routes que dans les administrations publiques. Ces progrès ont trop vivement frappé nos yeux pour qu'il soit permis, même à des archéologues, de les passer sous silence. D'ailleurs, le Congrès qui nous a réunis n'en était-il pas une marque éclatante ? Florissantes sous l'empire romain, retombées depuis dans une barbarie dix fois séculaire, les provinces dont l'Autriche-Hongrie a pris la tutelle renaissent à la civilisation avec une rapidité qui tient du prodige, admirable témoignage de ce que peuvent la suite dans les idées et l'initiative d'un homme de talent auquel le gouvernement dont il relève ne crée pas d'obstacles. Hâtons-nous de l'ajouter : malgré des résistances individuelles, la partie saine de la population bosniaque rend hommage à un régime qui, respectant toutes les croyances, garantit et favorise tous les intérêts, qui s'efforce d'améliorer, en ouvrant des débouchés à leurs produits, la condition encore si misérable des paysans. C'est ce qu'un membre du Congrès exprimait dans cette épigramme latine, où la justesse de la pensée fit excuser la médiocrité de la forme :

*En caput attollens redimitum fronde renatâ
Bosnia rectori plaudit amica suo,
Bosnia Romulidùm quondam dilata triumphis,
Praemia virtutis nunc capit Austriacae!*



ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET C^{ie}, RUE GARNIER, 4
